

Du continent austral au paradis terrestre : une vision espagnole des peuples océaniens des xvi^e et xvii^e siècles

Annie Baert

DANS **HERMÈS, LA REVUE** 2002/1 (N° 32-33), PAGES 157 À 162
ÉDITIONS **CNRS ÉDITIONS**

ISSN 0767-9513

DOI 10.4267/2042/14369

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://preprod.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2002-1-page-157.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour CNRS Éditions.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Annie Baert

*Université de la Polynésie française, Institut de Recherche Interdisciplinaire
sur le Développement Insulaire et le Pacifique (IRIDIP)*

DU CONTINENT AUSTRAL AU PARADIS TERRESTRE : UNE VISION ESPAGNOLE DES PEUPLES OCÉANIENS DES XVI^e ET XVII^e SIÈCLES

Il est fort banal, depuis la Nouvelle Cythère de Bougainville, de présenter les îles du Pacifique comme un Paradis terrestre. L'idée pourtant n'était pas neuve, car Pedro Fernández de Quirós avait écrit, 160 ans auparavant : « Puisque les terres que j'ai vues par 15° [de latitude sud] sont meilleures que l'Espagne, [les autres] doivent être un vrai paradis terrestre » puis, passant des terres encore à découvrir à celles effectivement connues : « J'ai découvert un Paradis terrestre »¹. On peut alors se demander si la vision qu'il en proposa est totalement dépassée aujourd'hui.

Ses textes, qu'il fit abondamment circuler à travers l'Europe (« sa découverte est connue dans le monde entier », dit-il en octobre 1610²), étaient destinés à convaincre son souverain de la nécessité d'organiser une quatrième expédition espagnole dans la Mer du Sud, au départ du Pérou. La première (1567-1569), qui vit la découverte des îles Salomon, fut dirigée par Alvaro de Mendaña. Sous les ordres de ce dernier, Quirós participa en tant que chef-pilote à la deuxième, en 1595, faisant escale aux îles Marquises et à Santa Cruz puis, nommé commandant d'une troisième flotte, en

1605-1606, il découvrit diverses îles des Tuamotu, des Cook et des Nouvelles-Hébrides (Vanuatu)³.

Il poursuivit dès lors plusieurs buts : la recherche du Continent Austral, l'évangélisation des îliens, à laquelle « ils avaient droit, [car] cela fait 1607 ans qu'ils attendent⁴ », et leur assimilation à la société et à la culture hispaniques, dans une sorte d'accomplissement de l'Histoire dont il serait l'instrument, considérant que « l'Espagne avait été autrefois les Indes des Phéniciens et des Romains, quand ses indigènes n'étaient pas aussi savants et aussi expérimentés qu'aujourd'hui, ce qui explique les contraintes et les offenses qu'ils subirent alors, [de même que] tous les Chrétiens ont été des « gentils », si ce n'est pire⁵ ». Mais les autorités madrilènes ne lui prêtaient qu'une oreille distraite, ironique ou hostile, ce qui l'amena à approfondir ses arguments.

Que ces îles fussent un Paradis terrestre, il en apportait de nombreuses « preuves ». D'abord, la belle apparence corporelle des indigènes, grands et robustes au point d'impressionner, voire d'effrayer, les navigateurs, qui appellent les Marquises « Îles des Géants ». Leurs habitants étaient « forts, jusque dans leur façon de parler », l'un d'eux avait « soulevé une génisse sans effort apparent », il n'y en avait aucun qui fût maigre, et ils étaient visiblement en bonne santé, ce que confirmait la présence de nombreuses personnes âgées, de noble allure. Quant aux *paumotu*, il les trouva « grands, bien faits et vigoureux », rapportant sa surprise devant la vigueur dont fit preuve un vieillard de Hao⁶.

Cela était dû au climat — « le ciel y est clément et la nature y fait régner son ordre » — qu'il exposa en énumérant d'abord les fléaux absents des îles (ni grosses houles, ni tempêtes, ni animaux dangereux ou venimeux, comme les moustiques, les reptiles ou les caïmans), puis leurs beautés (la « douce harmonie du chant de milliers d'oiseaux [...] et les doux parfums des arbres et des fleurs »). Cette généreuse nature offrait ses multiples bienfaits sans exiger de travail : il fit ainsi de longs éloges de l'arbre à pain et des nombreuses utilisations du cocotier, « une vigne que l'on vendange toute l'année, sans que l'on ait besoin de la cultiver, et qui ne coûte ni temps ni argent⁷ ».

Il compara alors cette vie facile et celle des Européens, dont les Océaniens ignoraient les soucis : « Peu industriels, ils ne se soucient que de profiter de la vie, travaillent le moins possible, et ignorent les tourments que nous, Européens, devons subir [...]. Ils ne connaissent pas les fatigues que nous connaissons [...], ne se soucient pas de se vêtir, ni de travailler [...] et n'ont qu'à jouir de ce que la nature leur offre si généreusement ». Il est clair que l'on peut retrouver ce genre de propos dans de nombreux autres récits de voyage aux îles de la Mer du Sud, et parfois même sous des plumes contemporaines. Ce qui est plus original, c'est l'explication à laquelle aboutit la réflexion de Quirós.

Car cette évocation paradisiaque des îles, dont tout un paragraphe est rédigé au futur, ne doit se lire qu'en fonction de l'installation des Espagnols : « la vie sera facile [...], on pourra ériger de somptueux édifices [...], on construira une grande ville, dont les habitants jouiront de toutes les commodités [...] et qui pourra accueillir deux cent mille Espagnols⁸ ». Ayant ainsi fait cheminer

son lecteur de ses souvenirs à sa certitude du Continent Austral, il lui fallait prouver son existence. Au lieu de se référer aux classiques théories de l'équilibre de la planète qui, n'étant pas neuves, étaient peu aptes à convaincre son auditoire, il la fit découler de ses observations personnelles, dont lui seul était en mesure de se prévaloir (« Je suis un témoin oculaire », aimait-il à répéter). Il établit ainsi une vision uniculturelle du Pacifique, considérant de façon dialectique que les individus qui occupaient ces îles maintenaient, ou avaient autrefois maintenu, entre eux des relations qui avaient permis, et qui prouvaient, la diversité dont il avait été le spectateur, et qu'ils avaient une origine commune, le grand continent.

Son raisonnement était fondé sur plusieurs idées, dont la première était à la fois le point de départ et d'arrivée de sa démonstration : il existait forcément une terre non encore découverte (il était « inconcevable qu'il y ait autant d'eau »), très étendue, au point de représenter le quart du globe, située à proximité des îles qu'il avait découvertes, d'où étaient arrivés les *Indiens* rencontrés car, puisqu'« il n'y avait eu qu'un seul Adam et qu'ils ne s'étaient pas créés tout seuls », ils étaient bien venus de quelque part⁹.

Faisant un parallèle entre lui-même et Christophe Colomb (dont il estimait les mérites inférieurs aux siens : s'il était inévitable de rencontrer le « Nouveau Monde » en partant d'Espagne, c'était autre chose de trouver de si petites terres au milieu d'un immense océan¹⁰) et entre les observations auxquelles leurs découvertes avaient donné lieu, il s'interrogea d'abord sur « les porcs et les volailles de Castille », qui n'existaient pas en Amérique à l'arrivée des Espagnols et qu'il avait trouvés dans le Pacifique, en déduisant qu'ils avaient, là aussi, été apportés d'ailleurs. Il avait vu les mêmes plantes — fruit de l'arbre à pain, « noix et châtaignes », cocos, bananes, cannes à sucre — aux Marquises, à Santa Cruz et aux Philippines. Il avait également observé dans ces trois territoires « le même genre de pirogues, avec les mêmes voiles ». Enfin, autre point commun entre les indigènes de Santa Cruz et ceux des Philippines, ils se teignaient les dents en rouge ou en noir et mâchaient le bétel¹¹. Il écarta l'hypothèse que les Océaniens soient venus d'Amérique ou des Philippines, car leurs connaissances ne leur avaient certainement pas permis de telles navigations : « ces gens sont ignorants, [...] ils n'ont pas les navires nécessaires pour étaler du gros temps, [...] ne peuvent naviguer qu'en vue des îles, ne connaissent pas le compas, [...] n'ont pour seuls instruments que leurs yeux, [...] sont incapables de naviguer contre le vent, de faire de longues navigations [...] et il est impossible qu'ils aient eu des contacts avec l'Amérique, ni avec la Nouvelle-Guinée, ni avec les Philippines »¹².

Cette proposition menait cependant à une contradiction — c'étaient des « ignorants » et pourtant ils l'avaient séduit — qu'il résolut par des jugements plus flatteurs : « ce sont des gens rationnels, [...] aptes à recevoir l'Évangile, [...] ils sont propres et gais, [...] ont des lieux de prières, enterrent leurs morts et soignent leurs cultures » ; les outils des Marquisiens « étaient ingénieusement faits de nacre, leurs embarcations bien construites ». Pour mieux mettre en valeur leurs qualités, il les compara aux Indiens du Pérou, de Panama, du Mexique ou des Philippines, à qui il reprochait d'être « sauvages et cruels, [de] vivre nus, [de] manger de la chair humaine, [de]

pratiquer la sorcellerie, [de] s'adonner à l'ivresse, [et] d'avoir un visage et un corps fort laids¹³ ». Donc, si ces « ignorants » avaient des connaissances, c'était qu'ils les tiraient d'ailleurs, de la grande terre, habitée par des gens plus « civilisés », et qui ne pouvait pas être bien loin, puisque leur lacune majeure était celle de la navigation hauturière.

D'ailleurs, dit-il, « certaines choses que j'ai vues dans ces îles alimentent ces soupçons ». Les Océaniens étaient tous différents les uns des autres, et il vit même des nuances entre les habitants des îles Marquises : ceux de Hiva Oa avaient « le teint des mulâtres », tandis que ceux de Fatuiva étaient « les plus clairs de tous ». Ces différences lui furent confirmées par les déclarations des gens de Taumako : « il y en avait qui étaient noirs » — les Marquisiens, effrayés par un esclave noir de Mendaña, affirmèrent qu'il y en avait d'autres comme lui dans « la partie inconnue de l'océan », armés de flèches, et qu'ils allaient dans leurs pirogues leur faire la guerre —, il y en avait des « blancs aux cheveux longs et très blonds, [d'autres] semblables aux mulâtres ou aux Indiens, sans compter [...] ceux qui avaient les cheveux noirs, longs et lisses, ou ceux qui les avaient frisés ou crépus¹⁴ ». Grâce à ce « signe infailible du commerce et de la communication avec d'autres gens », la boucle était bouclée, et la démonstration achevée : ils étaient bien venus d'ailleurs, d'un ailleurs encore inconnu, sauf de lui-même.

On sait aujourd'hui que tous les peuples de la Mer du Sud ont la même origine et que le peuplement du Grand Océan s'est fait depuis l'Asie du Sud-Est, d'où furent effectivement importés les porcs, les volailles et les arbres à pain, comme Quirós en avait eu l'intuition. Pour être tout à fait moderne, il lui manqua de croire aux prouesses nautiques des Océaniens : après avoir assisté à la perte corps et biens de plusieurs navires, survécu au rationnement, au scorbut, aux naufrages et aux tempêtes, traversé d'immenses déserts marins sans carte, il ne pouvait pas imaginer que les Océaniens aient réalisé de telles odyssees. Mais de nos jours encore, l'incrédulité persiste : parcourir de si grandes distances contre les vents dominants ne semble toujours pas évident.

Il était tellement sûr de l'existence de ce « Paradis » qu'il avait bâti des projets pour sa colonisation mais, faisant une critique féroce de l'action de Espagne en Amérique¹⁵, il imagina ce qui pourrait éviter la répétition des mêmes drames.

D'abord, il voulait épargner à sa population la baisse démographique qu'avaient connue le Mexique et le Pérou après l'arrivée des Espagnols, qui avaient maltraité et « tondu » les Indiens, et estimait que « si les îles de la Mer du Sud sont [aujourd'hui] très peuplées, c'est que nous ne nous y sommes pas encore installés... ». Il envisageait pourtant leur occupation, qu'il voyait comme une nouvelle chance que la Providence offrait à l'Espagne de tirer les leçons du passé et de réussir dans une « nouvelle république » ce qu'elle avait si dramatiquement manqué ailleurs. Ne reculant devant aucune contradiction, il insistait sur son intérêt matériel car « c'était un deuxième « Nouveau Monde », plus riche encore que l'Amérique », précisant toutefois : « cet argument me remplit de honte, mais je me sers de tout ce qui peut être utile [pour convaincre le roi]¹⁶ ».

Puisque la présence espagnole sur un territoire quelconque ne se justifiait ni par la raison ni par la justice, il gagnerait « l'adhésion des indigènes par la douceur » : s'il ne pouvait se passer de

soldats, il éviterait d'emmener des êtres « aux mœurs corrompues, présomptueux, arrogants et attachés à leurs propres intérêts », et insistait pour choisir lui-même « des hommes de science, d'expérience et de conscience ». Il rédigea ainsi de longues listes où figuraient des artisans de tous les corps de métier (forgerons, maçons, charpentiers, tonneliers, architectes, médecins ou apothicaires), qui incluaient aussi des individus inattendus au sein d'une expédition coloniale : peintres, sculpteurs, musiciens, professeurs de chant, mathématiciens, écrivains ou imprimeurs. Pour « bannir l'ignorance », il construirait des écoles et des universités, où les jeunes indigènes s'instruiraient en lisant des ouvrages portant « sur les choses naturelles et sur les grands hommes, bien meilleurs que les livres de fiction », imprimés sur place. Quant à l'évangélisation, dont il dénonçait également l'absence de résultat en Amérique, ses projets se concrétiseraient par des hôpitaux, des séminaires et des églises, où les enfants seraient conduits vers le sacerdoce et où on dirait « des millions de messes », à la charge de frères de l'ordre de Jean de Dieu, de franciscains et de dominicains, semblables aux douze Apôtres qui avaient transformé les « gentils » en chrétiens¹⁷.

Tout cela visait à faire des Océaniques de « nouveaux Espagnols pour ce qui est du style de vie », qui cultiveraient leurs propres arbres fruitiers et ceux qu'on importerait d'Espagne, deviendraient « des commerçants, paieraient des impôts, [...] auraient oublié leurs coutumes, leurs vêtements et leur langue » et adopteraient des mœurs « civilisées »¹⁸. Ses projets eurent peu d'écho à la Cour, mais ne tombèrent pas dans l'oubli : tout au long du XVII^e siècle, des religieux s'adressèrent au roi Philippe IV, aux papes Urbain VIII et Grégoire XV ou à des congrégations, incluant des copies de ses écrits, dans l'espoir de les appliquer dans la Mer du Sud, y compris aux îles Mariannes. Et même si la mission catholique que le vice-roi du Pérou envoya à Tahiti à la fin du XVIII^e siècle se solda par un échec, elle était bien dans la droite ligne de ses plans¹⁹.

La différence entre ce que Quirós imaginait et ce qui s'est effectivement passé dans le Pacifique semble parfois bien ténue : la catastrophe démographique ne fut pas évitée, les richesses naturelles furent exploitées par des individus « aux mœurs corrompues », des hommes « présomptueux » stigmatisèrent l'« ignorance » qui régnait dans les îles, bien avant que ne s'ouvrent églises et universités, et l'acculturation est aujourd'hui une réalité : on y paye des impôts et on consomme parfois plus volontiers des fruits importés que ceux du *fenua*. Quant à la renaissance des coutumes et des langues, qui furent effectivement sur le point de sombrer dans l'oubli, elle est encore bien récente.

Il n'est pas question de faire de Quirós un ethnologue ou un historien qui se serait intéressé aux peuples du Pacifique pour le plaisir de l'esprit. Prisonnier des préjugés de son temps, autant que traumatisé par ses expériences maritimes, il fut incapable même d'imaginer que les Océaniques fussent les grands navigateurs que l'on sait maintenant, et certains de ses propos ne laissent pas de choquer l'honnête homme contemporain. La théorie qu'il élaborait sur leur voisinage culturel n'existe que parce qu'elle était destinée à servir son désir d'organiser un nouveau voyage, qui échoua pour des raisons politico-économiques qui le dépassaient. Il n'en reste pas moins qu'il eut des intuitions troublantes, que ses observations sur les points communs entre les Marquisiens, les

Salomonais et les Philippins, par exemple, étaient fondées, ou que ses visions d'avenir se sont dans l'ensemble avérées justes. Pour ce qui concerne les archipels de l'actuelle Polynésie française qu'il parcourut, les Marquises et les Tuamotu, on retiendra la générosité de la nature, la beauté et la noble allure de leurs habitants, leur curiosité à l'égard des étrangers, leur accueil généreux et sympathique, toutes choses qui n'ont peut-être pas disparu aujourd'hui, où on parle toujours de « Paradis ».

NOTES

1. Requêtes n° 23 et 53, p. 194 et 432, in Pedro FERNÁNDEZ DE QUIRÓS, *Memoriales de las Indias Australes*, Historia 16, 1991.
2. Requête n° 40, *op. cit.*, p. 296.
3. Annie BAERT, *Le Paradis Terrestre, un mythe espagnol en Océanie*, L'Harmattan, 1999, et *Les Voyages de Mendaña et de Quirós en Océanie*, Presses universitaires du Septentrion, 2001.
4. Requête n° 16, de 1607, *op. cit.*, p. 141.
5. Requêtes n° 17, 27, 30 et 40, *op. cit.*, p. 158, 215, 237 et 315.
6. Enquêtes administratives in *Australia Franciscana*, VI, Madrid, 1965, p. 93 et 123 ; Pedro FERNÁNDEZ DE QUIRÓS, *Histoire de la découverte des Régions Australes*, L'Harmattan, 2001, p. 50-54, 230 et 243.
7. Requêtes n° 17, 23 et 40, *op. cit.*, p. 152, 195, 198-200 et 316-317 ; *Histoire... op. cit.*, p. 274-283.
8. Requêtes n° 16 et 23, *op. cit.*, p. 142 et 197-199.
9. Requêtes n° 5, 16, 17, 23 et 48, *op. cit.*, p. 94, 139, 153-154, 193-195 et 393.
10. C'était chez lui une idée récurrente. Voir en particulier la Requête n° 41, *op. cit.*, p. 347-358.
11. Requête n° 5, *op. cit.*, p. 92-93 ; *Histoire... op. cit.*, p. 166-167.
12. Requêtes n° 1, 9 et 23, *op. cit.*, p. 36-37, 108 et 194.
13. Requêtes n° 16, 17, 23 et 41, *op. cit.*, p. 138, 142, 151-152, 194 et 350.
14. Requêtes n° 5, 17 et 23, *op. cit.*, p. 92, 93, 153 et 194.
15. Critique maintes fois répétée, et qui lui valut bien des inimitiés (Requêtes n° 16 à 18, 27 à 30, 40 à 42, 47 et 52, *op. cit.*). Noter le discours imaginaire qu'adresse un Indien aux Espagnols (Requête n° 40, p. 302-303), qui semble annoncer le *Supplément au Voyage de Bougainville* de DIDEROT.
16. Requêtes n° 4, 37, 40, 42 et 47, *op. cit.*, p. 53, 269, 281, 302, 342, 361 et 387.
17. Requêtes n° 28, 35, 40, *op. cit.*, p. 218, 262-265, 305, 308, 315 et 343-344.
18. Requête n° 40, *op. cit.*, p. 315-316.
19. Liou TUMAHAI, *Les expéditions espagnoles à Tahiti au XVIII^e siècle*, Presses Universitaires du Septentrion, 2000. Máximo RODRÍGUEZ, *Les Espagnols à Tahiti*, Société des Océanistes, n° 45, 1995.